

Jurançon 2017 : impressions sur la cuvée UR6 de l'année

Lorsque Jules Lambert m'a proposé la présidence du jury du concours régional, j'ai été ravi par cette opportunité de découvrir la production de la région la plus vaste affiliée à la FFCV.

Mais l'UR6, c'est aussi la région de clubs dynamiques tout comme celle de plusieurs auteurs majeurs de la FFCV. J'avais donc hâte de venir "manger du film", dans une ville dont le nom promettait un accompagnement bien agréable.

Je n'ai pas été déçu. Sans savoir si, pour les observateurs de la région, cette cuvée était "bonne", "très bonne" ou "exceptionnelle", j'ai été séduit par sa très bonne qualité générale et par sa diversité. Je n'ai pas vu de film dont on dit parfois poliment "qu'il n'avait pas sa place dans un régional". Chaque film avait une spécificité, une qualité, une démarche à faire valoir pour se remarquer et le faire distinguer par un jury. Tous les films ont été passionnément discutés, passés autant au crible de l'analyse technique et dramaturgique qu'à celui de l'émotion. Mes quatre collègues et moi-même avons formé un jury aux profils différents et très complémentaires, ce dont on ne peut que se réjouir.

Discuter des films c'est formidable, mais faire des choix, ça devient tout de suite plus compliqué. Et là, nous avons vécu un vrai casse-tête, mais pas du tout de même nature pour chaque catégorie. Je vais essayer d'en rendre compte ici. Notre méthode a été, pour chaque film visionné, de le classer parmi les potentiels primés, y compris pour le Grand Prix. A la fin, nous avons, dans nos "short list", 5 potentiels Grand Prix, 4 meilleures fictions et 6 meilleurs reportages, par exemple. Un vote devait permettre ensuite de réduire les nominés à trois films maximum, comme nous l'a rappelé Jules Lambert. Plus facile à dire qu'à faire, car il a fallu choisir entre des films très difficilement comparables.

Dans la catégorie reportage, *Les beignets de Jacqueline* ont fait l'unanimité du jury, apparemment à la surprise de pas mal d'observateurs. Certes, le "dispositif" est minimaliste, le langage cinématographique assez pauvre, mais le film fonctionne à merveille. Il fallait oser la "V.O." avec ce défilement iconoclaste des sous-titres. Un film d'une authenticité rare.

Dans un registre radicalement différent, *Amour de champions* faisait la course en tête également. Sur un sujet pourtant "clivant", le film est diablement photogénique et bien construit. Nous l'avons jugé bien filmé, bien monté, vivant, captivant. La relation étonnante et "complexe" entre ces toutous formule 1 et leurs maîtres est bien abordée également.

Louky était également dans notre "short list", de par sa dimension sociale et humaine, avec un beau sens de l'observation. Il y a une dramatisation intéressante (la réunion après un "problème") qui relance l'intérêt du spectateur au milieu du film. Malheureusement, certains défauts ont été rédhibitoires : les effets graphiques inesthétiques du début, un manque de rythme (scènes longues, plans répétitifs...) ainsi qu'un certain zoom détaillé dont on aurait pu se passer.

Restait trois films, et non des moindres ! *Adios Commandante* est un témoignage précieux, en pleine immersion, qui rend admirablement compte de la ferveur d'un peuple, à une date historique. La parole dissidente est suffisamment et

intelligemment mise en scène, pour que le film ne verse dans l'hagiographie. Pourtant, ce sont deux autres films très "locaux", à la portée moins universelle en tout cas (*Robert Gibanel* ; *Salies à peindre*) qui lui disputaient la troisième place de nominé. Le dispositif de *Robert Gibanel* (qui met en scène un journaliste trop en connivence avec une opération marketing autour d'un livre) n'a pas fait l'unanimité, alors que les scènes du coureur reconverti dans son atelier d'artiste sont beaucoup plus humaines et touchantes.

Salies à peindre, par son attachant dispositif "choral", a beaucoup séduit les autres jurés ; le côté "local" peut-être - moi, nettement moins.

Nous avons choisi d'écarter les reportages ou "clips", pourtant très maîtrisés (image, rythme et concision du montage, bande son, interviews...), qui nous semblaient trop devoir respecter le cahier des charges d'une communication. *Opération vertigo*, *Marathon de La Rochelle*, se révélaient plus impersonnels, loin d'une véritable approche d'auteur au-delà, c'est vrai, d'une certaine virtuosité dans l'exercice de style.

Dans la catégorie documentaire, nous avons remarqué cinq films, dont deux impossibles à départager ! *Les Talibés* est un documentaire - plutôt un reportage à mon sens -, saisissant, instructif, dramatiquement bien construit et développé. On peut lui reprocher un côté "interviews (parfois statiques) illustrées", mais en tout cas, les enjeux socioculturels sont mis en valeur de façon assez exceptionnelle.

Dans un autre registre (de reportage, pour moi, là aussi), les *Magiciens de l'extrême* ont frappé fort. Un film vivant, rythmé, spectaculaire, moderne. Le spectateur est vraiment "embarqué" jusqu'au vertige, en vivant avec les protagonistes leurs joies, leurs déceptions, leurs questionnements. Un film techniquement impeccable, superbement dramatisé et mis en scène. Deux "vrais" docs, *Maréchal Ferdinand Foch* (magnifiquement documenté, mais trop long et scolaire dans les graphiques des mouvements des armées), et *Sauvons l'orgue de Saint-Sauveur* ont également été très discutés. J'ai été un peu déçu que *Aduk Todolo* qui m'avait impressionné n'ait pas rencontré d'écho favorable chez mes collègues.

L'impossibilité de départager les *Talibés* des *Magiciens de l'extrême* a donné lieu en coulisses à un véritable feuilleton. Non pas que certains défendaient tel film au détriment de l'autre, mais c'est en fait chacun d'entre nous qui était partagé ! Notre proposition d'un ex-æquo, accordée dans un premier temps, a été ensuite refusée pour cause de trophée spécifique unique, avant finalement d'y revenir, grâce à une idée opportune de Jules Lambert. Cette impossibilité à départager ces deux films est revenue sur le tapis pour l'attribution du Grand Prix, pour lequel c'est finalement le 3ème "grand primable" à nos yeux, une fiction, qui l'a emporté.

Dans la catégorie fiction, je dois l'avouer, ma conscience a été mise à rude épreuve, malgré le nombre très faible de films. Dans notre "short list" de 5 films, il nous a semblé que chacun d'eux avait des qualités remarquables, et en même temps des insuffisances qui le desservaient assez lourdement. *Illusion*, le film le plus travaillé et maîtrisé techniquement (avec *Douze*), nous a laissés assez indifférent. Scénario manquant de cohérence, personnages désincarnés, chute difficilement compréhensible ? Parfois les ingrédients sont bons, mais la mayonnaise ne prend pas. En revanche, deux fictions "potaches", à la mise en scène plus approximative et

aux insuffisances techniques évidentes, ont superbement bien "fonctionné" : *Que ma joie demeure* et *Dis papa c'est quoi cette machine?*.

Pour compliquer les choses, il y avait *Le fauteuil*. Sans aucun doute pour moi le scénario le plus ambitieux du festival, drame familial intimiste qui exigeait une dramaturgie maîtrisée. La barre était placée très haut, comme en témoigne la durée du film (23 minutes). Malheureusement, on y a retrouvé les péchés mignons des amateurs : dialogues trop explicatifs, absence de silences et de "off", détails superflus (mise en place très longue, enquête sans tensions sur les repères temporels (barrage), pas de "réserve narrative" (le spectateur en sait trop, il n'y a ni rebondissement ni mystère), scènes répétitives dans un même lieu filmées de la même manière... Pour mes collègues jurés, c'était rédhibitoire. Pourtant, je regrette l'absence de nomination de ce film dans sa catégorie : les efforts pour produire un film ambitieux n'ont pas été récompensés. Inconsciemment, on compare, trop cruellement, nos fictions avec celles des professionnels, qui mobilisent un grand nombre de corps de métiers.

Et cet OVNI appelé *Douze* là dedans ? Manifestement, cette fiction jouait dans une catégorie supérieure, par une belle maîtrise de l'écriture cinématographique, le travail sur l'image, les effets, la bande son et les décors. Un film intrigant, accrocheur durant tout son développement qui a fait l'unanimité du jury... encore que, c'est moi qui ait mis le plus gros bémol. A mon avis, le charme est rompu avec "l'explication" (discutable) de la chute. Pourquoi le personnage se met-il en faute pour aller précisément là où il va être puni ? Quelque chose nous a à tous échappé, à moins qu'il s'agisse d'une vraie faiblesse du scénario. Pourtant, la qualité très hétéroclite des fictions et l'impossibilité de départager les deux meilleurs reportages ont abouti à lui décerner le Grand Prix.

Dans la catégorie expression libre, il a beaucoup été question de *Orchestre UT1 Capitole*, finalement écarté des nominations. Une captation dans un concours régional ? Oui pourquoi pas, sur une durée courte avec une dramaturgie qui embarque le spectateur, comme c'est le cas ici. Le souci est qu'une captation doit être techniquement parfaite (celle-ci ne l'était pas) et que, précisément, l'exercice est impersonnel, sans regard d'auteur sur le sujet capté - comme pour d'autres reportages quasi institutionnels.

J'ai aimé la démarche formelle, très personnelle celle-là (même si, un peu factice, elle s'épuise vite) du *Quartier médiéval de Saint-Jacques*, et le parti pris de l'élégant (mais un peu désincarné) *De bric et de broc*, auxquels a été préféré le décoiffant et original *Court-circuit à Katmandou*.

Concernant la course aux autres prix, c'est *Le cheval* qui nous a le plus épaté. Une superbe maîtrise des ellipses et de la mise en scène pour traiter une "vraie" fiction en une seule minute, à mon avis à analyser dans les clubs. En distinguant Laurence Goumard pour un prix d'interprétation, c'est aussi l'ambition narrative de *Le fauteuil* que je tenais à saluer ; rôle d'autant plus délicat à assumer que le texte à dire était très démonstratif dans un registre pourtant intimiste.

Un seul "vrai" clip (*I won't wait*) était en compétition dans sa catégorie, *Marathon de La Rochelle* ayant davantage sa place parmi les reportages (où la concurrence est plus rude) ou parmi les expressions libres. L'UR6 a fait le choix, comme dans d'autres régions, d'offrir (la possibilité d'attribuer, non obligatoire) un prix pour chaque

catégorie. La région Ile-de-France a fait un autre choix : celui de regrouper les quatre "petites" catégories, à savoir attribuer un "prix du meilleur film d'expression libre, clip, animation ou minute", pour avoir un nombre équilibré de films par catégorie. Mais rien n'est figé.

Fallait-il sélectionner *I won't wait*, prix du meilleur clip dans une catégorie sans concurrent, au National ? Le quota horaire était rempli, avec Louky (17 mn) en repêchage possible dans la liste complémentaire. En fait, nous n'avons pas été enthousiasmés - comme pour *Illusion*. Un visage très photogénique, une belle lumière (primée), une bonne tenue de caméra, un montage intéressant, une belle cohérence esthétique générale, certes, mais en 5 minutes (c'est long pour un clip), l'exercice de style s'épuise vite, on attend une surprise ou un petit frisson qui ne vient pas, qui aurait fait accéder le film dans une dimension supérieure. Encore une affaire d'ingrédients et de mayonnaise...

Un dernier mot sur deux autres films, pas vraiment aboutis mais intéressants à évoquer à mes yeux. *La vérité sort toujours par la bouche des enfants*, adaptation cinéma d'un très joli poème. J'ai trouvé la mise en scène trop figée, désincarnée et schématique. Allers-retours mécaniques de la fille dans sa chambre, intentionnalité pas évidente dans le jeu "flottant" de la mère et du père... Voilà en tout cas un bon canevas pour expérimenter le "off", la richesse du hors champ, les mouvements d'acteurs, les silences, les intentions de jeu, les attitudes, etc.

J'ai senti que la *Marche sur le toit du monde* a profondément déplu ou agacé, pour deux raisons qui m'ont précisément interpellé. Film totalement atypique par sa forme "diaporama" totalement assumée (ça ne me dérange pas, et ça reste, par définition même, une forme de cinéma) et par un commentaire descriptif empreint de naïveté, prenant parfois le spectateur à témoin ("...alors là, en haut à gauche, on peut voir..."). Diction hésitante, pas d'interviews ni son ambiant : bref, tout ce qu'il ne faut pas faire, en principe. Sauf qu'ici, c'est précisément ce qui donnait au film une proximité chaleureuse, un certain charme et de la personnalité. Mais mon avis n'a pas été partagé, dommage.

Les auteurs des films que je n'ai pas cités ici me pardonneront, j'espère. J'ai essayé d'être le plus constructif possible dans mes fiches qui ne sont, faut-il le rappeler, que des ressentis. Merci à tous pour ces beaux moments audio-visuels, bravo à toute l'organisation locale et régionale, et merci tout particulièrement pour l'accueil qui m'a été réservé pour ces trois très riches journées dans votre belle région.

Charles Ritter